

# Les Académiciens marseillais et la Méditerranée

Jacqueline Duchêne

14 novembre 2013

On pourrait dire de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts de Marseille ce que Gustave Flaubert, dans son *Dictionnaire des Idées reçues*, disait de l'Académie française : « La dénigrer, mais tâcher d'en être si on peut. »

La dénigrer, pourquoi ? Parce que, pour certains esprits chagrins, tout ce qui est académique a un côté borné. Or Marseille-Provence 2013, capitale européenne de la culture, nous fournit l'occasion de réfléchir sur les comportements de nos prédécesseurs face à l'une des orientations majeures de cette année, la Méditerranée. Manifestaient-ils face à elle une certaine ouverture d'esprit sans rien de borné ? Ou bien non. Et si oui, comment se traduisait-elle ?

Une patiente étude de l'ensemble des *Mémoires* de notre Académie depuis sa fondation jusqu'à la Seconde Guerre mondiale m'a donné l'envie d'essayer de répondre à ces questions puisque c'est le choix des matériaux de leurs communications à leurs confrères qui montre l'intérêt des académiciens pour tel ou tel sujet, et donc pour la Méditerranée. Bien entendu, vu sa taille, ma réflexion sur ces textes imprimés est aussi affaire de choix et n'a pas la prétention d'être exhaustive, mais elle s'appuie scrupuleusement sur des dates, dont d'ailleurs je ne vous ferai pas grâce...

Certains ne l'ignorent pas, dans des périodes agitées de notre histoire, les *Mémoires* se taisent absolument. Ainsi en est-il de 1814 à 1846, nous y reviendrons. Ainsi en est-il de 1781 à 1804, période révolutionnaire peu favorable à l'Académie, interdite comme « création royale » le 21 août 1793 par la Convention. Même si l'académicien Claude-François Achard poursuit son activité inlassable, comme le montre son meilleur spécialiste, le professeur Régis Bertrand, les académiciens doivent pendant dix ans faire le gros dos. Et alors que trois d'entre eux sont exécutés en 1794, il n'est évidemment pas question d'impression de *Mémoires*. A la reprise d'ailleurs, c'est un *Journal des sciences et arts du département des Bouches-du-Rhône* que l'on peut lire, pas des *Mémoires* proprement dits.

En outre dans les commencements de l'Académie, nos *Mémoires*, dont certains sont ornés de belles reliures, n'ont pas le contenu homogène et réglé qu'ils auront par la suite. Ils renferment d'abord des oraisons funèbres, par exemple celle de Jean-André Peissonnel, décédé en 1759, parti de Marseille en 1724 pour la Tunisie et la moitié orientale de l'Algérie, auteur de notations précises et critiques sur ce qu'il découvrait. Puis nos *Mémoires* donnent les textes des lauréats distingués par les académiciens, ce qu'on appelle dans le volume 1779-1781 « Recueil des pièces couronnées ».

En 1805, le 13 septembre, André de Sinéty de Puyton, secrétaire perpétuel pour les sciences, peut enfin évoquer de manière lyrique « la barbarie révolutionnaire, source d'un sommeil léthargique », et Achard parler de manière plus sobre de « la suspension de nos travaux académiques », avant de faire l'éloge de Roussier, « négociant distingué », reçu ce

jour-là. L'habitude se prend, discours de réception et réponses, communications, lectures se retrouvent désormais dans les *Mémoires*.

Pour en revenir au silence de 1814 à 1846, il faut dire que le secrétaire perpétuel pour les sciences, Joseph-Vincent Martin, n'avait pas mâché ses mots quand il prit la parole lors de la séance publique du 28 août 1814. « Devant une assemblée qui s'enorgueillit d'aimer ses rois légitimes », je cite, il affichait sa satisfaction du retour de Louis XVIII après un « gouvernement barbare » et proclamait qu'« il appartenait à l'Académie de Marseille d'être la première des sociétés littéraires des Départements, à venir déposer aux pieds du trône les témoignages de son amour, de son respect et de sa fidélité ». Ce vibrant hommage royaliste, relayé le même jour par Meynier dans son discours de réception, explique, me semble-t-il, l'impossibilité d'une impression des travaux académiques dans les périodes troublées qui suivent.

Cette allégeance à Louis XVIII n'a pourtant pas empêché Joseph-Vincent Martin de souligner le même jour dans son compte rendu de l'année, la curiosité des académiciens lors de la visite de l'archimandrite Arsène Yanukos. Celui-ci avait apporté de Corfou et mis sous leurs yeux en les leur expliquant une collection nombreuse de médailles grecques et d'objets d'antiquité, montrant que « le feu sacré n'est point éteint sur cette terre où il a brillé avec tant d'éclat ; il couve sous la cendre où un gouvernement barbare- décidément l'expression lui plaît- n'a pu l'étouffer entièrement. » Et Martin rappelle que Casimir Rostan (sans *d*), secrétaire perpétuel pour les lettres, s'est chargé d'examiner cette collection. Ce fils de négociant en a les capacités. Attiré vers les sciences n'a-t-il pas accompli un voyage à Constantinople et des recherches botaniques en Arménie et en Grèce ? Quant à son intérêt pour la Méditerranée, Martin l'avait déjà prouvé en 1811 dans un discours de réception très remarqué. Il s'attachait à un fragment de Jules César sur la topographie de Marseille « qui ne s'explique que par l'empiétement de la mer sur la terre survenu depuis ». Fils de négociant lui aussi, il revient en 1814 sur son goût pour l'antiquité gréco-romaine et l'Orient, et montre que ses confrères le partagent.

L'Académie de Marseille, ne l'oublions pas, est une filiale de l'Académie française - le mot *adoption* est dans le discours de 1726 de Chalamont de la Visclède - donc d'un cercle éminemment lettré. Et les académiciens eux-mêmes sont imbus de culture ancienne à cause des préjugés de leurs ascendants ou par le fait de leurs études classiques. N'ont-ils pas couronné en 1777 un éloge de Mme de Sévigné et mieux encore, donné leur prix en 1774 - une médaille en or de 300 livres - à Chamfort pour un éloge de La Fontaine ? Par l'origine de leur assemblée et par la nature de leur recrutement ils constituent un bloc tourné vers le monde antique et plus largement méditerranéen.

Mais leur culture n'est pas seule à les orienter spontanément vers la Méditerranée. Ils sont de l'Académie de Marseille, c'est-à-dire d'un port où les lois du commerce sont aussi fortes que les déclinaisons des verbes grecs. Ils s'intéressent à la mer, source de vie, et aussi aux territoires qui la bordent, aux peuples qui y transitent ou y habitent, aux plantes qui y poussent. Intendant des galères, négociants, présidents du tribunal de commerce, scientifiques ou voyageurs, beaucoup par leurs fonctions sont liés au monde de la mer. Et dans les meilleurs cas, ils savent se servir des qualités acquises par leur formation classique pour nourrir leurs curiosités du monde méditerranéen et exposer leurs trouvailles à leurs confrères.

Culture et commerce expliqueraient donc que nos prédécesseurs se soient intéressés à la Méditerranée. L'examen des sujets abordés lors de la séance publique du 6 septembre 1846

illustre parfaitement ce propos. Pourquoi privilégier cette séance ? Parce qu'elle est la première à être mentionnée dans les *Mémoires* de l'Académie publiés de nouveau après le long silence qui durait depuis 1814. Et parce que les discours des académiciens reflètent des centres d'intérêt analogues à ceux qui s'y étaient manifestés avant la coupure de 1814.

Sébastien Berteaut, la soixantaine, reçu ce jour-là à l'Académie, choisit de faire son discours de réception sur le commerce. Journaliste, il est secrétaire à la chambre de commerce et le sera en tout pendant treize ans. En face de lui, Louis Méry, professeur à la Faculté d'Aix, qui a ouvert la séance et répond à son discours, parle de l'oubli de Rome pour Marseille dans les largesses architecturales qu'elle prodiguait aux provinces conquises – « un cirque lui aurait si peu coûté ! » - et prononce le fameux « Marseille est une ville antique, et elle n'a rien d'antique ».

Ainsi en ira-t-il au fil des décennies, que les communications soient très sérieuses, quelquefois longuettes, ou qu'il s'y glisse parfois une once d'humour. En 1847, Gustave Bénédict, nouvel élu à quarante-cinq ans, professeur au Conservatoire, critique musical au *Sémaphore*, mais connu actuellement surtout pour son *Chichois*, marque de façon plaisante son intérêt pour le Doge de Venise. Il prétend qu'à Louis XIV lui demandant ce qui l'avait surpris le plus à sa cour, le Doge avait répondu : « Sire, c'est de m'y voir ».

C'est avec une éloquence soutenue au contraire que le chanoine Jeancard, vicaire général, ouvre la séance publique du 15 mai 1856, à laquelle assiste Mgr de Mazenod évêque de Marseille. Il observe la marche de la civilisation le long des rivages de la Méditerranée, célèbre les navigateurs messagers de cette civilisation et n'hésite pas à affirmer qu'il y a deux langues parlées à Marseille, la grecque et la latine. Il les appelle maritimes parce qu'elles sont celles de la navigation comme de la civilisation. Il « espère l'action de l'Occident plus que jamais rapproché de l'Orient par cette mer même qui l'en sépare », il se réjouit du rôle magnifique dévolu en cela à Marseille, du développement de son commerce symbolisé au centre de la cité par, je cite, « le palais du commerce ». Il affirme fièrement : « Marseille tient le sceptre de la Méditerranée. »

Mais la solennité ne fait pas tout. Quatre ans avant Jeancard, Marcotte, directeur des douanes, dont on ne nous donne pas le prénom mais l'adresse personnelle (20 rue Mazade) est reçu à l'Académie. La séance publique du 23 mai 1852 est ouverte par Gaston de Flotte qui a lancé son épigramme moqueur : « Sommes-nous trente-neuf, on est à nos genoux. Mais sommes-nous quarante, on se moque de nous ». Puis, sobrement mais avec beaucoup de précisions et de rappels historiques, par exemple à l'isthme qui explique l'état florissant de Corinthe, Marcotte consacre son discours à la liberté du commerce et prédit à Marseille, « entrepôt principal de la Méditerranée », un avenir glorieux.

Relevons dans le même volume la lecture par Timothée Patot de son étude sur l'écrivain peu connu Nicolas de Damas à propos de ses écrits sur Cyrus contre les Mèdes, le récit imaginaire d'une exécution à Rome au VIII<sup>e</sup> siècle fait par Edouard Luce, président du tribunal de première instance de Marseille et réjouissons-nous avec Salze, « directeur du jardin botanique au quartier des Chartreux », qui affirme qu'en ce jour, 20 janvier 1853, « nous n'avons pas encore vu le thermomètre descendre à zéro », réjouissons-nous dis-je, de la fructification du palmier-dattier sur le territoire de Marseille.

Tout naturellement, alors que la compagnie universelle du canal de Suez est organisée fin 1858 et que le premier coup de pioche est donné le 25 avril 1859, Clot-Bey fait le 5 août 1860 à l'Académie, dite Impériale depuis 1856, un discours apprécié (auquel répond

Mourren) sur le percement de l'isthme de Suez qui prouve, je cite, que « les peuples tendent à s'unir dans un sentiment de fraternité universelle ».

Rien d'étonnant à ce que, avec le Second Empire, les progrès de la navigation facilitent l'essor du commerce et l'envie de nouveaux horizons. Mais l'intérêt de nos confrères pour l'antiquité ne faiblit pas. Dans le volume 1858-1864, voici le discours de réception de l'abbé Louis-Toussaint Dassy, passionné d'archéologie et fort bien étudié de nos jours par Mme Eliane Richard. Il déplore vivement que Marseille ait été dépouillée parfois de ses richesses, et que l'on ait par exemple vendu la statue de Crinas à l'érudite Peiresc.

Voici encore le discours de réception de Louis-Jean Hubaud, membre des Académies de Marseille, de Dijon et d'Archéologie de Belgique qui expose dans ses « Considérations sur Miltiade », un fragment critique des guerres entre les Grecs et les Perses jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand.

Voici dans le volume suivant, le discours de réception prononcé le 26 janvier 1873 par Camille Rogier, « commissaire du gouvernement près les Compagnies maritimes », qui fait un long exposé très précis sur Baalbek, l'ancienne Héliopolis.

Coup sur coup en 1874, même intérêt pour le commerce et pour l'antiquité. Sébastien Berteaut - il va mourir le 14 décembre suivant après avoir été directeur de l'Académie pendant vingt-huit ans -, lit un morceau de sa biographie de Ferdinand de Lesseps dans la séance du 9 avril. Il célèbre une fois de plus le trait d'union de l'Orient et de l'Occident que constitue le canal maritime de Suez.

Et dans la séance du 30 juillet de cette même année, Joseph-François Laugier, élu deux ans auparavant, dévoile les monnaies et médailles acquises par le musée numismate de Marseille de 1870 à 1874. Cet exposé occupe près de quarante pages des Mémoires. Mais l'une des médailles qu'il cite, en argent de 50 millimètres, est particulièrement intéressante car elle évoque un traité de paix de Louis XIV avec les Algériens en septembre 1689.

Le trouble est tel alors en Europe que la France, forcée de restituer la ville d'Avignon au Pape, cherche un point d'appui à Alger et fait son possible pour que le dey déclare la guerre à la Hollande et à l'Angleterre. Comme cette dernière répand l'or avec beaucoup d'à-propos, le ministre Seignelay obtient du Divan une rupture avec la seule Hollande. Mais les Hollandais frappent une médaille satirique assez cruelle pour, je cite, le grand roi qui veut acheter la paix des Algériens à prix d'argent. D'un côté une bombe marquée de trois fleurs de lys saute en éclats par la force de la poudre allumée. Ce n'est rien encore. Au recto le roi de France rend un lavement que le Pape vient de lui donner. Le Saint Père tient d'une main la seringue dont il s'est servi, et de l'autre le bassin sur lequel Louis XIV est assis. Un Algérien, ayant à ses pieds une bombe, tient la tête du roi d'une main et de l'autre un pot de chambre dans lequel il lui fait rejeter par la bouche quantité de pièces d'argent. Avec une légende en latin que l'on peut traduire : les dieux même ne peuvent résister à la nécessité. Cette médaille se trouve actuellement dans une galerie à Toulon, au prix de 4.800 euros. Mais nous n'avons pas fini de parler des témoignages de l'histoire que sont les médailles.

Apparemment l'installation de la République ne modifie pas les centres d'intérêts de nos prédécesseurs. Les gens qui vivent en bordure de la Méditerranée, les Provençaux entre autres, sont objets de leurs études.

Etienne Parrocel, élu à la fin du Second Empire, fait dix ans après, en 1877, une communication sur l'importance des artistes provençaux dans l'antiquité.

Louis Blancard s'intéresse au polyptique de Vuadalde, sorte de registre foncier établi par cet évêque de Marseille de 814 à 818, découvert dans les Archives de la Major en 1854. Il l'étudie du point de vue de la condition des personnes en Provence aux VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles, présentant le gérant, son épouse, je cite, « jamais libre », leurs enfants, leurs alliés affranchis, étrangers appartenant à autrui ou libres, enfin leurs auxiliaires, bergers, ouvriers, journaliers etc. En fait Blancard, ce fils de négociant, devenu archiviste en chef, académicien depuis 1861 – il sera secrétaire perpétuel treize ans -, correspondant de l'Institut, est passionné de numismatique, et il ne cessera pas de faire partager à ses confrères ses découvertes concernant des monnaies antiques ou orientales. Dinars musulmans, chiffres romains des monnaies impériales, monnaies de cuivre frappées en Orient sous Constantin, première légende grecque datant de Justin II des monnaies byzantines. Ou encore agnel d'or, imité du sarrazines chrétien d'Acre, talent lydien au temps de Crésus et talents babyloniens et euboïques sous Darius, unions monétaires chez les Grecs et les Chinois, note sur la monnaie romaine au III<sup>e</sup> siècle, Blancard jusqu'à sa mort parsème nos *Mémoires* des fruits de sa science.

N'oublions pas sa très savante communication du 4 novembre 1879 (trente-sept pages de nos *Mémoires*) sur le Besant d'or sarrazines pendant les croisades, sa définition, la valeur de son poids. Henri Sauvaire lui a communiqué sa *Numismatique fathimite*, ce qui lui permet de conclure : « Les Arabes, très habiles en statique, pesèrent sans peine la rançon de l'armée de saint Louis. »

Nul doute que Blancard se soit réjoui de l'élection de ce Sauvaire, voué à l'épigraphie et à la numismatique arabes. Ainsi le présente le secrétaire perpétuel Ludovic Legré le 27 mars 1881 et le nouvel académicien ne le dément pas, parlant dans son discours de réception de la bibliothèque de El Malek el Moayyad Daoûd qui régna sur le Yémen de 696 à 721 selon l'hégire.

Preuve que les centres d'intérêts sont communs à plusieurs de nos prédécesseurs, on lit quatre ans après, le 21 mai 1885, des extraits traduits par Sauvaire du manuscrit arabe de la bibliothèque Bodléienne d'Oxford, n°365 et 366. Ensuite le 10 juin 1900, Alfred Pérot, professeur de physique industrielle à la Faculté des sciences, fait sous l'autorité de Blancard, l'éloge de Sauvaire, insistant sur sa contribution à l'histoire de la métrologie musulmane. Enfin le 24 avril 1904, Marin de Carranrais dans son discours de réception rend hommage à Blancard et à ses travaux sur les monnaies arabes et musulmanes.

Dans le même esprit tourné vers la Méditerranée, certaines communications apparaissent moins austères, grâce à l'apparition plus nombreuse des récits de voyages. Pierre Trabaud, lors de sa réception du 1<sup>er</sup> février 1880, fait l'éloge de Henri Guys dont le père était consul, lui-même vice-consul à Alger et Beyrouth. Guys écrivit une « Relation d'un séjour de plusieurs années à Beyrouth et dans le Liban », avant d'entrer à l'Académie et de proposer à ses confrères une « Statistique du Pachalik d'Alep » puis une peinture de mœurs musulmanes, chrétiennes et israélites dans un « Voyage en Syrie ».

Dans une démarche analogue, Gustave Rousset dans « A travers l'impossible et le passé » fait une suite de lectures en 1882, et l'une d'elles s'intitule « Voyage à Mossoul ».

Cependant que dans le volume de 1897, Legré répondant à Elzéar Abeille de Perrin, naturaliste et entomologiste, salue les résultats scientifiques considérables qu'Abeille rapporta de son voyage. Parti de Jaffa pour visiter les bords du lac de Tibériade, il alla jusqu'aux limites du désert et marcha quatre mois en costume arabe et en compagnie d'un jeune arabe élevé dans l'école française.

Très concrètement, Adolphe Guérard, ingénieur du port de Marseille, reçu à l'Académie en février 1895, est délégué du gouvernement français à la commission internationale d'assainissement du Caire, ce qui est noté dans nos *Mémoires* la même année.

Et voici que le parfum très doux des fleurs blanches du *Styrax officinal*, en provençal *aliboufié*, envahit le volume 1899-1901. Rejoignant ses confrères de 1813 attentifs à la culture de l'olivier blanc de Corfou, Legré qui a écrit une *Histoire de la botanique en Provence au XVI<sup>e</sup> siècle*, rappelle l'indigénat, c'est-à-dire la naturalisation, du *Styrax*, cet arbuste odorant qui pousse dans l'aire géographique du Levant, fut importé par le botaniste Pierre Péna, envoyé au Jardin du Roi en 1610 par Peiresc, ensuite acclimaté en Provence et utilisé en résine liquide par les médecins.

Dans le volume suivant, la réception de l'artiste-peintre Honoré Boze, qui a fait plusieurs séjours en Algérie, attiré par la douceur du climat et le pittoresque et l'originalité des hommes et des choses de ce pays, donne à Charles Champoiseau, ministre plénipotentiaire en retraite, correspondant de l'Institut, l'occasion de dire qu'il a lui-même séjourné dans les pays d'Orient et qu'il apprécie dans les tableaux de Boze « ceux qui représentent des scènes de la vie maure et arabe ». Il félicite Boze d'avoir su « faire comprendre la différence entre ces deux races qui habitent notre colonie algérienne ». Les Maures représentés par quelque marchand vendeur de tapis, d'armes, de sucreries » ou par « quelque notable juché sur son baudet ». Les Arabes, « grands gaillards tantôt drapés dans leurs burnous sales, accroupis auprès d'une fontaine, tantôt montant des coursiers plus ou moins richement harnachés ». Deux races distinctes, continue Champoiseau, ou peut-être deux branches, deux familles juxtaposées, qui n'ont, en réalité, rien de commun que la langue et la religion, qui ne se ressemblent ni par le type, ni par les habitudes, ni par la façon de vivre ni par le costume. « Chaque race a, d'ailleurs, son orgueil original et ce serait leur faire injure égale que de se tromper de nom entre eux. »

Tandis que Blancard poursuit ses communications sur les monnaies ayant trait à la Méditerranée, Mgr Antoine Ricard, reçu à l'Académie le 30 juin 1890, rappelle avec humour que cela faisait trente ans qu'il espérait appartenir à la compagnie et fait l'éloge de Louis Marin, – rien à voir avec Marin de Carranrais - l'abbé né à La Ciotat en 1721. « Quoiqu'en ait dit un satirique, affirme Mgr Ricard, il ne passait pas tout son temps, à jouer, pour de petits gages, sur un petit orgue, dans une petite église. L'église est vaste et l'orgue puissant », mais l'abbé partit chercher fortune à Paris. Il la trouva grâce à son *Histoire de Saladin*, peu récréative, dit le prélat, mais audacieusement dédié au garde des Sceaux. L'abbé Barthélemy, auteur du célèbre *Voyage du jeune Anacharsis* et que Marin n'avait pas oublié dans les remerciements de sa préface, recommanda le ciotaden à ses confrères qui l'accueillirent en 1859, preuve de leur intérêt pour l'Orient. Il faudrait lire tout le texte plein d'esprit de Mgr Ricard en particulier sur la réception de Marin, contraint de lire le discours préparé par le directeur de l'année et qui dut son succès au lecteur et non à l'auteur. Plus sérieusement retenons-en les termes : Marseille « émule d'Athènes, soeur de Rome, rivale de Carthage ».

« Marseille sœur d'Athènes », le directeur Charles Vincens en 1892 le souligne dans une étude sur Malaval, et il le répète dans un discours à l'association générale des étudiants de Provence, Marseille « Athenopolis Massiliorum », reproduit dans nos Mémoires.

Laissons de côté le caractère anecdotique de la naissance du peintre Alphonse Moutte, élu en 1921, né d'une mère grecque et dont le grand-père avait été négociant marseillais et longtemps consul de France à Smyrne, beau-père de Jean-Baptiste Samat, directeur après son père du *Petit Marseillais*. Et constatons que, si les communications des académiciens demeurent ensuite toujours diverses et foisonnantes, elle sont, ces années-là, moins centrées sur la Méditerranée. Conséquence prévisible, me semble-t-il, du contexte national et international.

Pas question pourtant pour l'Académie de négliger le millénaire de Virgile en 1926, ni une lecture des relations de Marseille avec les cités grecques du V<sup>e</sup> au III<sup>e</sup> siècle. Et arrêtons-nous en 1929 sur le prix attribué sur la proposition de Paul Rival, doyen de la Faculté des sciences à « M. Berner, représentant de commerce qui a consacré ses loisirs à l'étude des algues et des associations algologiques du golfe de Marseille ». « Car les algues, je cite, ont leurs associations qui ne cherchent pas à démolir la société (sic) mais se contentent de détruire les rochers de notre magnifique Corniche. »

Arrêtons-nous aussi sur la communication de Charles Delanglade, de la classe des beaux-arts, à propos des relations commerciales et de l'activité des navigateurs qui firent malheureusement bientôt perdre à la céramique indigène toute sa personnalité. Les spécimens de fabrication méditerranéenne affluèrent dans une importation incessante, dit-il, et « Toute pièce de caractère oriental peut parfaitement avoir été exécutée sur les rives de Massalia par un déraciné avant qu'il se soit assimilé les styles locaux. »

Lors de la séance du 20 novembre 1930 (rapportée dans le volume 1931-32) le chanoine Stanislas Gamber, secrétaire perpétuel, s'oppose aux vues étroites de certains qui ne voient « dans les Africains que des Italiens émigrés et des provinciaux mal dégrossis ». Il cite Apulée, Tertullien, saint Augustin et pense que Carthage ne cessa d'être comme un agent de liaison entre l'Italie et l'Orient. Avec sa population bigarrée, punique et grecque, berbère et romaine elle était une Afrique en raccourci, où tous les Africains se sentaient chez eux, où des civilisations hétérogènes se mêlaient sans jamais se fondre entièrement. « Païenne ou chrétienne, la littérature qui s'y est développée en a reproduit tous les contrastes. »

Le volume 1934-1935, qui reproduit la photo d'Auguste Rondel par le photographe Ouviaère - une nouveauté - n'a garde d'omettre la publication en 1931, par Fernand Benoît de *L'Afrique méditerranéenne, Algérie, Tunisie, Maroc*. Plus intéressant pour notre propos, le volume suivant, 1936-1937, donne le discours de réception en séance publique du docteur Marc Romieu - dont la mère fut l'une des premières agrégées de l'Université en France. En ce 2 mai 1936, il fait l'éloge de l'art de guérir des Egyptiens, puis des Grecs avant de faire l'éloge de Marseille d'« origine ionienne ». De même, le 24 mai 1936, dans le discours de réception de Jules L'Hôte, ancien directeur des douanes, on peut lire : « La porte ouverte vers l'Orient qu'est et a toujours été le port de Marseille, l'ancien Lacydon ». Toujours cette union du commerce et des antiquités que nous avons privilégiée en commençant. Cela ne change pas.

Mais ce qui change, c'est l'arrivée, évidente dans ce volume, de nouveaux centres d'intérêts pour nos académiciens. Par exemple les réflexions sur l'édification de l'Europe que

propose Léon Bancal, rédacteur en chef du *Petit Marseillais*, reçu en séance publique le 23 novembre 1935 et qui se demande : « Allemagne alliée fidèle ou ennemi héréditaire ? »

Autre exemple d'intérêt nouveau, mais moins grave, la réponse au discours de Marc Romieu du docteur Henri Alezais. Il parle de la Ligue nationale d'Education physique, fondée par Philippe Dary, pseudonyme de l'oncle de Romieu, et par Marcellin Berthelot. Ligue qui, je cite, « préconisa la reprise des Jeux Olympiques et fit jouer au Parc des Princes en présence du président Carnot la première partie de football ».

Interrompue par la seconde guerre mondiale, la publication des Mémoires de notre Académie reprendra avec l'année 1944-1949, Francis J.-P. Chamant étant secrétaire perpétuel depuis 1957, grâce aux efforts conjugués, comme le rappelle Chamant dans son Liminaire, des trésoriers José Pinatel, Gilbert Bonnardel et André Alauzen, de Félix Reynaud, et des professeurs Jean Figarella, Marius Audier et Roger Duchêne.

Mais la coupure n'y fait rien. Dans son discours de réception du 23 décembre 1944 François Charles-Roux évoque les amis disparus qui ont été ses devanciers à l'Académie de Marseille, consuls de France en Syrie ou en Egypte, négociants marseillais en relations d'affaires avec l'Orient et l'Afrique, savants, artistes, techniciens attirés par l'Islam, marins, médecins, voyageurs. Preuve de son intérêt pour eux, il les regarde comme ses « parrains ».

Mieux même, en affirmant que « tous ces académiciens avaient concouru à faire pénétrer l'influence française dans des contrées avec lesquelles la France communique par le port de Marseille », François Charles-Roux nous permet d'élargir notre propos.

Non contents d'avoir été, pendant leurs réunions, des auditeurs attentifs à de belles histoires méditerranéennes, soucieux jusqu'à la minutie de les transcrire pour la postérité, beaucoup de nos prédécesseurs ont été, par leurs discours, leurs communications ou leurs lectures, des acteurs passionnés de cette ouverture de l'Académie de Marseille vers la Méditerranée.

Qui oserait les qualifier de bornés ?